

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

VAYISHELAKH

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri «
Vayishelakh : éviter la confrontation avec Essav » : que faire de
l'adversaire quand il est un frère, et quand il habite aussi en nous ?
Les vrais anges, le présent, la prière et les deux camps — et cette
leçon du Ramban : la question n'est pas comment faire la guerre,
mais comment l'éviter.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Vayishelakh

-
- | | |
|-------|---------------------------------------|
| 01 | L'Essav qui nous habite |
| <hr/> | |
| 02 | Trois cadeaux qui coûtent cher |
| <hr/> | |
| 03 | Quand la réussite dérange |
| <hr/> | |
| 04 | Envoyer de vrais anges |
| <hr/> | |
| 05 | Deux penchants dans un même ventre |
| <hr/> | |
| 06 | Fallait-il l'appeler « mon maître » ? |
| <hr/> | |
| 07 | Comment éviter la guerre |
| <hr/> | |
| 08 | « J'ai habité chez Lavan » |
| <hr/> | |
| 09 | Deux camps et une prière |
| <hr/> | |
| 10 | Le bœuf et l'âne |
| <hr/> | |
| 11 | Assuré, et pourtant inquiet |
| <hr/> | |
| 12 | Trois envois qui n'ont pas abouti |
| <hr/> | |

L'Essav qui nous habite



PRÉSENTATION

Le cours s'ouvre sur une question dérangeante : que faire de l'adversaire quand il est un frère — et quand il habite aussi en nous ? Il y a des moments, dit le Rav, où nous nous détestons nous-mêmes, où nous abusons de notre propre personne.

LA QUESTION

Faut-il détruire l'adversaire, au-dehors comme au-dedans de nous, ou bien chercher à l'appivoiser ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Il y a un Essav qui nous habite. »

Nous sommes habités, de manière intrinsèque, par le monde de la technologie. Nous cherchons à l'appivoiser, à le maintenir, mais non à l'étouffer ni à l'éliminer. Notre relation au monde extérieur est de même nature : nous n'allons pas mener la guerre à tous les incroyants au point de les détruire, loin de là.

Ce que nous cherchons, c'est à les dépouiller de leurs idées préconçues, de leurs préjugés, de leurs croyances douteuses et subjectives, pour retrouver la dimension de frère.

La lutte est donc intérieure avant d'être extérieure. Notre peuple présente lui-même toutes les tendances de culture et de philosophie propres aux autres peuples : nous ne sommes que le microcosme du macrocosme. Il s'agit de nous mettre en harmonie avec nous-mêmes, avec notre famille, avec notre peuple, et par-delà avec toutes les nations.

CONCLUSION DU RAV

Nous allons essayer de retrouver la dimension de frère, qui elle est le partage de l'ensemble de l'humanité.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle part de nous-mêmes traitons-nous en ennemie ? Que chacun nomme une tendance qu'il voudrait éliminer — et se demande comment l'appivoiser plutôt que l'étouffer.

Trois cadeaux qui coûtent cher



PRÉSENTATION

Avant de suivre Yaakov sur le chemin du retour, le Rav rappelle un enseignement de nos sages : trois cadeaux ont été faits à Israël, et le peuple n'a jamais cessé d'en payer le prix.

LA QUESTION

Pourquoi la Torah, la terre d'Israël et le monde à venir ne s'acquièrent-ils que par la souffrance ?

LA RÉPONSE

« Le Saint, béni soit-Il, a donné à Israël trois beaux cadeaux, et tous ne furent donnés que par les souffrances : la Torah, la terre d'Israël et le monde à venir » (Berakhot 5a).

Celui qui ne s'investit pas, qui n'accepte pas réellement de s'y adonner quitte à en souffrir, ne pourra jamais les acquérir. Car les choses que l'on acquiert facilement, on les perd de la même façon. Mais quand on a peiné pour les avoir, on ne s'en sépare pas facilement : on les défend, on lutte pour les conserver.

Ces trois dons couvrent toute l'existence. La terre d'Israël, c'est l'espace. La Torah, c'est le temps, puisqu'il s'agit de sanctifier le temps à travers elle. Et le monde à venir dont on rêve, c'est celui qui nous assure la pérennité de tout : de notre vie, de la famille, de l'univers entier.

Comment s'y prendre ? C'est ce que va nous montrer le mouvement de retour de Yaakov.

CONCLUSION DU RAV

Quand on a peiné pour les avoir, on ne s'en sépare pas facilement, et on les défend.

LEÇON POUR LA TABLE

Qu'est-ce qui, dans notre famille, nous a coûté le plus d'efforts ? Y tenons-nous davantage qu'à ce qui nous a été donné sans peine ? Et que sommes-nous prêts à endurer pour l'étude, pour la terre, pour l'avenir de nos enfants ?

Quand la réussite dérange



PRÉSENTATION

Yaakov est le prototype de l'exil : chez Lavan, puis de retour en Israël, puis en Égypte. Après vingt ans — vingt-deux plus précisément — il ne manque de rien : une maison, onze enfants, une fortune. C'est précisément alors qu'il doit partir.

LA QUESTION

Pourquoi est-ce au moment où il réussit que Yaakov soulève l'hostilité — et pourquoi doit-il alors rentrer ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « À partir du moment où il s'est réalisé, il soulève une animosité à l'intérieur de sa propre famille. »

Ses beaux-frères ne le regardent plus de la même façon : il a exploité les biens de nos parents, il a exploité notre terre, il s'est constitué un capital énorme, et il s'affirme dans toute son indépendance. Le beau-père non plus. C'est le même mécanisme dans l'histoire : que de la pauvreté totale où nous avaient réduits les persécutions, les pogroms et les complots, nous ayons tout de même réussi, les nations ne peuvent pas l'admettre.

Tôt ou tard, il faut plier bagage et retourner à son ancrage, à ses sources, à ses racines, parce que c'est de là que l'on peut rayonner le plus.

Mais là-bas l'attend Essav. Yaakov se trouve entre deux hostilités nées d'une même famille, unies par le même projet de détruire la descendance d'Avraham, chacune à sa façon : l'une par l'assimilation, l'autre par la persécution permanente. Comment agir entre les deux ? C'est toute la question de la parasha.

CONCLUSION DU RAV

Tôt ou tard il faut plier bagage, il faut retourner à son ancrage, à ses sources, à ses racines.

LEÇON POUR LA TABLE

Avons-nous déjà senti qu'une réussite nous valait plus d'ennemis que d'amis ? Où sont nos racines, celles d'où nous pourrions rayonner le plus ?

Envoyer de vrais anges



PRÉSENTATION

Yaakov revient après vingt-deux ans chez Lavan. Avant même de voir Essav, il envoie des messagers au-devant de lui. Le texte dit *malakhim*, et Rachi précise : de vrais anges.

LA QUESTION

Que signifie envoyer de vrais anges plutôt que des hommes — et à quoi un homme renonce-t-il lorsqu'il se conduit, face à son frère, comme un ange ?

LA RÉPONSE

« Yaakov envoya des messagers (*malakhim*) devant lui vers Essav son frère » (Béréchit 32, 4) — de vrais anges, précise Rachi.

Un homme dispose du libre arbitre ; un ange n'en a pas, car le libre arbitre se situe dans l'alternative du bien et du mal. Encore faut-il voir où il joue : au niveau du concept — que dois-je faire, quelle voie adopter ? Une fois la décision prise et l'action engagée, la question ne se pose plus.

En envoyant de vrais anges, Yaakov fait abstraction de son libre arbitre. Pourquoi ? Parce qu'Essav est son frère, que nous le voulions ou non. On cesse alors de chercher qui a tort et qui a raison, puisqu'on ne va pas s'entretuer, et l'on retrouve le point commun de la fraternité pour accorder ses mouvements.

Faire abstraction, c'est déjà se réduire devant l'autre pour chercher avec lui un terrain d'entente. Mais il existe un au-delà : se situer à la source de la fraternité, telle qu'elle était avant que les problèmes ne se posent. Là, c'était merveilleux. Avec les peuples, avec notre famille, avec nous-mêmes, il faut retrouver ces points d'entente communs, abstraction faite de toute appartenance.

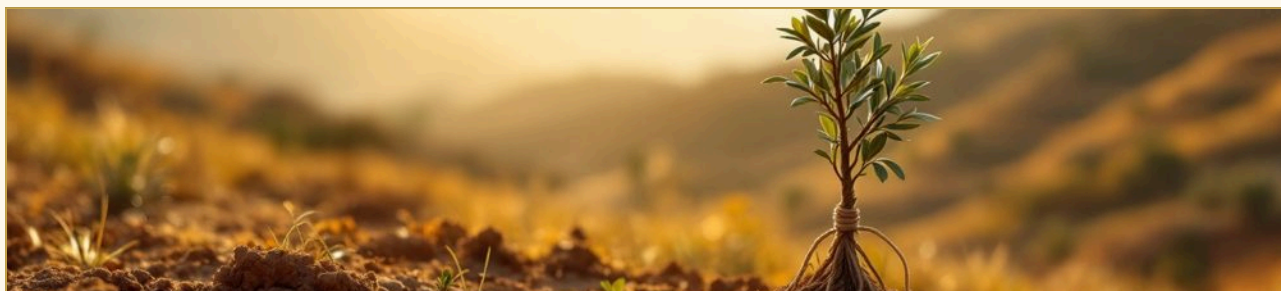
CONCLUSION DU RAV

Il y a un au-delà du libre arbitre : c'est lorsque je me situe à la source de la fraternité, telle qu'elle était avant que les problèmes ne se posent.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun a, dans sa famille, un litige où il est sûr d'avoir le bon droit. Que chacun nomme celui qu'il refuse de clore parce qu'il attend gain de cause. Et à quoi ressemblait cette relation avant que le problème ne se pose ?

Deux penchants dans un même ventre



PRÉSENTATION

Une participante objecte : comment dire qu'à la source la fraternité était merveilleuse, alors que Yaakov et Essav se battaient déjà dans le ventre de leur mère ? Le Rav répond par ce qui se joue en chacun de nous.

LA QUESTION

Si les deux frères luttaient déjà avant de naître, peut-on encore parler d'une fraternité d'origine ?

LA RÉPONSE

« Les enfants se heurtaient en elle » (Béréchit 25, 22).

Dans toute éducation de nous-mêmes, nous sommes tout autant séduits par la maison d'étude que par le monde de la technologie. Nous voudrions marier la yechiva et l'université, la Torah et la philosophie, conjuguer les deux pôles de ce monde. Dans le ventre, à l'origine, il y a les deux penchants ensemble, le yetser hatov et le yetser hara, et nous ne pouvons pas nous en séparer.

La question est donc de savoir comment les gérer, comment les administrer. Car ce qui nous force à aller de l'avant, ce n'est pas en général le bon penchant : c'est celui des pulsions, des instincts, des passions, des envies.

Celui-là, il faut qu'il soit mis au service de l'autre — ce bon penchant qui ne commence à se manifester qu'à treize ans pour les garçons et à douze ans pour les filles.

CONCLUSION DU RAV

Nous ne pouvons pas nous en séparer. La question, c'est comment nous allons les gérer, comment nous allons les administrer.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle envie, quelle ambition nous pousse en avant cette année ? Au service de quoi la mettons-nous ? Et pour ceux qui approchent de leur bar ou bat-mitsva : qu'est-ce qui, en eux, commence à vouloir diriger ?

Fallait-il l'appeler « mon maître » ?



PRÉSENTATION

Yaakov instruit ses messagers : ainsi vous parlerez à mon maître Essav. Le Midrash n'accepte pas. Il cite un verset des Proverbes : une source troublée, une fontaine corrompue — tel est le juste qui fléchit devant le méchant.

LA QUESTION

Avait-on le droit d'appeler Essav « mon maître » — ou faut-il refuser de s'abaisser devant celui qui vient armé ?

LA RÉPONSE

« Ainsi vous direz à mon maître Essav » (Béréchit 32, 5) ; « Une source troublée, une fontaine corrompue : le juste qui fléchit devant le méchant » (Michlé 25, 26).

Le Midrash n'est pas d'accord : on n'a pas idée de fléchir devant le méchant et de l'appeler son maître. Il cite aussi l'image de celui qui saisit un chien par les oreilles — le passant qui se met en rage pour la querelle d'autrui. Cet homme allait son chemin ; ce n'était pas à toi d'aller au-devant de lui. Laisse-le venir : tu ne sais pas encore ce qu'il te veut, tu vas le provoquer.

Et pourtant, c'est de bonne politique que de grandir l'autre, de lui enlever le complexe qu'il a devant toi, de le mettre sur un pied d'estime. Il vient avec quatre cents hommes : ce n'est pas la peine de jouer au fanfaron. Il faut user de stratagème, et l'une des façons de ruser est de lui donner davantage d'assurance, car il arrivera un moment où il cédera à ses faiblesses et se perdra de lui-même.

C'est ce qui est arrivé : Essav a fini par quitter le pays de lui-même, alors que le droit d'aînesse qu'il réclamait visait aussi cette terre. Il faut donc se tenir entre ces deux idées : honorer l'autre, et rester sur ses gardes.

CONCLUSION DU RAV

C'est de bonne politique que de grandir l'autre et de lui enlever ce complexe qu'il a devant toi.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a une différence entre céder et faire de la place. Où avons-nous appelé quelqu'un « mon maître » par peur — et où l'avons-nous fait pour désamorcer une guerre ? Et à qui sommes-nous allés au-devant alors qu'il allait tranquillement son chemin ?

Comment éviter la guerre



PRÉSENTATION

Yaakov se prépare de trois manières : par un présent, par une prière, et par la guerre. Sur ce troisième moyen, dit le Rav, le Ramban ajoute l'essentiel.

LA QUESTION

La guerre est-elle le moyen de conquérir une terre et de la garder ?

LA RÉPONSE

« Il se prépara à trois choses : au présent, à la prière et à la guerre » (Rachi sur Béréchit 32, 9).

Mener la guerre, ce n'est pas coûte que coûte. La question n'est pas comment faire la guerre, mais comment l'éviter — surtout face à un ennemi numériquement plus fort, et parce que la guerre attise des vengeances.

Il ne faut pas vouloir à tout prix conquérir le pays par la force : il faut le conquérir par sa foi, par les valeurs qu'on y défend. C'est cela qui justifie la propriété de la terre. Alors on voit ses ennemis s'éloigner peu à peu, abandonner, et reconnaître d'eux-mêmes ces valeurs.

Car ces valeurs, ils les partagent déjà, mais à un niveau inférieur. Ce qui en fait des idoles et non une foi qui unifie, c'est qu'ils sont restés dans le multiple : ils ont multiplié les idoles, les philosophies, les courants de vie, les idéologies. Et c'est pourquoi ils se mènent entre eux des guerres de destruction.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas comment faire la guerre, c'est comment éviter la guerre.

LEÇON POUR LA TABLE

Celui qui a raison se croit souvent dispensé de prudence. Quelle guerre, cette semaine, aurions-nous pu éviter plutôt que gagner ? Et nos valeurs, les défendons-nous par la force des arguments ou par l'exemple de notre vie ?

« J'ai habité chez Lavan »



PRÉSENTATION

Yaakov fait dire à Essav une phrase minuscule : j'ai séjourné chez Lavan. Rachi l'entend comme un avertissement, et nos sages lisent dans garti la valeur de six cent treize. Or personne ne peut accomplir seul toutes les mitsvot.

LA QUESTION

Comment Yaakov peut-il prétendre avoir gardé les 613 commandements en exil, alors qu'aucun homme seul n'en est capable ?

LA RÉPONSE

« J'ai séjourné chez Lavan » (Béréchit 32, 5) — garti, de valeur numérique 613, selon Rachi.

Bien que j'aie habité chez Lavan, j'ai conservé mon identité : ils ont cherché par tous les moyens à m'en détourner, je suis resté sur mes gardes. Mais les 613 ? Même un grand tsaddik ne les accomplit pas : il n'est pas cohen, certaines situations ne se présenteront jamais pour lui. Les 613 ne s'accomplissent qu'à l'intérieur d'un peuple.

Yaakov dit donc à son frère : ce que tu accomplis de ton côté et ce que j'accomplis du mien s'additionnent. Pendant mon absence, c'est toi qui as honoré nos parents. Je ne nie pas tes bonnes actions, et je te crédite de tout ce que je fais. C'est le sens de « soixante-dix âme », au singulier : tout ne fait qu'une âme, parce que tout se complète.

L'exil lui-même n'est pas dénué de valeur. C'est là que nous sommes nés, là que nous avons forgé notre identité, appris à être sensibles au malheur des autres et à partager nos joies avec eux. Nos sages étudiaient cette parasha avant de se rendre devant les autorités romaines.

CONCLUSION DU RAV

Tout ce que je fais, je ne le fais pas pour moi-même, je le fais pour propager les valeurs de la foi en l'unité de D' dans le monde.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous comptons volontiers nos mérites, rarement ceux de celui qui nous a remplacés pendant notre absence. Qui, dans la famille, a porté ce que nous n'avons pas porté ? Sommes-nous prêts à dire que ce qu'il a fait s'ajoute à notre compte ?

Deux camps et une prière



PRÉSENTATION

Yaakov a grand peur. Il divise les siens en deux camps : si Essav frappe l'un, l'autre pourra s'échapper. Puis il prie le D' de son père Avraham et le D' de son père Its'hak, et passe la nuit à réfléchir.

LA QUESTION

Quand on a pris toutes les précautions possibles, à quoi sert encore la prière ?

LA RÉPONSE

« Avec mon bâton j'ai passé ce Jourdain, et maintenant je suis devenu deux camps » (Béréchit 32, 11) ; « Sauve-moi donc de la main de mon frère, de la main d'Essav » (Béréchit 32, 12).

Le combat de Yaakov contre Essav est un combat de survie. Il redoute d'avoir à le combattre et à le tuer, et redoute tout autant qu'Essav ne le tue. Ce combat existe toujours. On a beau être sûr de soi, prendre les précautions qu'il faut, compter sur la diplomatie et les moyens de défense : rien n'y suffit. Il faut la tefila.

Yaakov le dit : je me réduis aujourd'hui à diviser ma famille pour affronter mon frère. Il le craint parce qu'il est à la fois son frère et Essav. Il est difficile de combattre un homme qui, au nom de la fraternité, veut vous détruire.

Et il invoque la promesse : ta descendance sera comme le sable de la mer. On nous écrase, on nous piétine comme la poussière de la terre ; mais de cette terre nous avons fait germer du nouveau. Et ce sable que l'on ne peut compter, c'est lui qui arrête le déferlement des vagues qui menacent de submerger le monde.

CONCLUSION DU RAV

C'est la prière qui est capable de réaliser le passage par-delà toutes les assurances que nous prenons par nous-mêmes.

LEÇON POUR LA TABLE

Sur quoi comptons-nous d'abord quand nous avons peur : nos relations, nos assurances, nos précautions ? Pour quelle chose, cette année, avons-nous prié alors que nous croyions l'avoir déjà réglée nous-mêmes ?

Le bœuf et l'âne



PRÉSENTATION

Yaakov fait annoncer à Essav : j'ai bœuf et âne, menu bétail, serviteur et servante — puis il lui prépare un présent. Essav n'en a que faire ; cela ne vaut rien pour lui. Il faut donc y entendre un langage codé.

LA QUESTION

Pourquoi offrir à un homme comblé des bêtes dont il se moque — et que disent exactement le bœuf et l'âne ?

LA RÉPONSE

« J'ai bœuf et âne, menu bétail, serviteur et servante » (Béréchit 32, 6) ; « humble et monté sur un âne » (Zekharia 9, 9).

Le chor, le taureau, c'est le combat : celui qui, dans l'arène, se mesure à la verticalité que lui oppose l'homme et cherche de ses cornes à le déstabiliser. Le 'hamor, l'âne, c'est l'image messianique, celui qui vient monté sur un âne. Nous avons deux messies. Le chor, c'est Machia'h ben Yossef : l'élément de combat dans la guerre qui agite l'univers entier, et qui va y perdre la vie.

Nous comptons sur Machia'h ben David : l'homme des psaumes, l'homme de la prière, celui qui a cette force en lui mais qui se remet en question tout le temps.

Et l'offrande elle-même est comptée : quatre fois le mot min'ha, l'offrande, quatre fois le mot ma'hané, le camp. Quatre étapes — l'Égypte, la destruction du premier Temple, celle du second, en vue d'une construction à venir. Je te présente une offrande qui se projette sur ces étapes de l'histoire de la maison de Yaakov ; mais sache qu'elle est conditionnée par la survie de mon camp.

CONCLUSION DU RAV

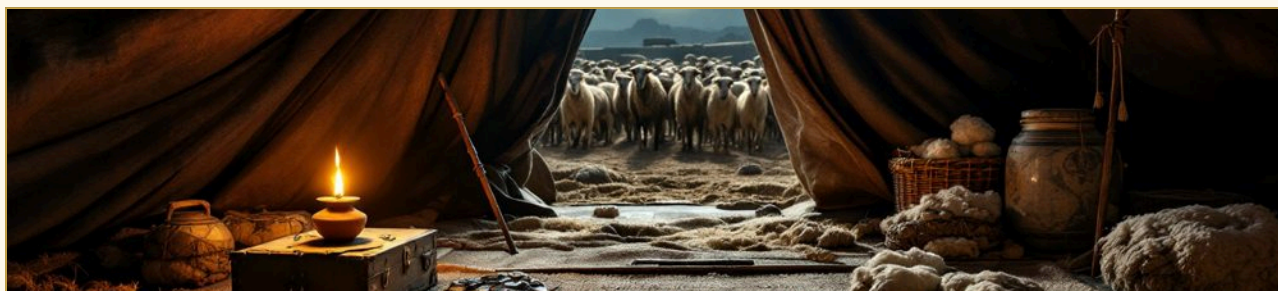
Ce n'est pas sur lui que nous comptons. Nous comptons sur Machia'h ben David.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous admirons volontiers celui qui monte au combat, moins celui qui se remet en question. Lequel des deux, à cette table, prendrions-nous pour chef ? Et de quel combat attendons-nous qu'il règle une question qui ne se règle que par la prière ?

SUJET 11

Assuré, et pourtant inquiet



PRÉSENTATION

D' avait dit à Yaakov de ne rien craindre et de retourner dans son pays. Quand on est vraiment appelé à une mission, on peut aller de l'avant. Lui garde pourtant une interrogation qui le poursuit.

LA QUESTION

Pourquoi un homme assuré de la protection divine se demande-t-il encore s'il a été à la hauteur ?

LA RÉPONSE

« Je t'ai servi quatorze ans pour tes deux filles et six ans pour ton troupeau » (Béréchit 31, 41).

Au bout de quatorze ans, Yaakov aurait dû plier bagage : ce pour quoi il était parti était accompli, il avait épousé Rahel et Lea, il avait constitué une famille. Mais il a voulu aussi se constituer une fortune, et il a ajouté six années, avec une clause sur son salaire, avant de rentrer.

Ce sont des considérations que l'on prend quelquefois. Mais il se les reproche. C'est au prix des parents qu'il n'a pas revus, au prix d'un retour trop long, au prix d'une éducation restée ballottante pour les enfants : pour qu'ils deviennent une famille unie, il faudra passer par des crises. C'est aussi ce qui alimente sa peur devant Essav, qui, lui, est resté auprès des parents.

Et n'oublions pas, dit le Rav, que ce qui est arrivé à Dina s'appuie dans une certaine mesure sur la facture de ce séjour prolongé chez Lavan.

CONCLUSION DU RAV

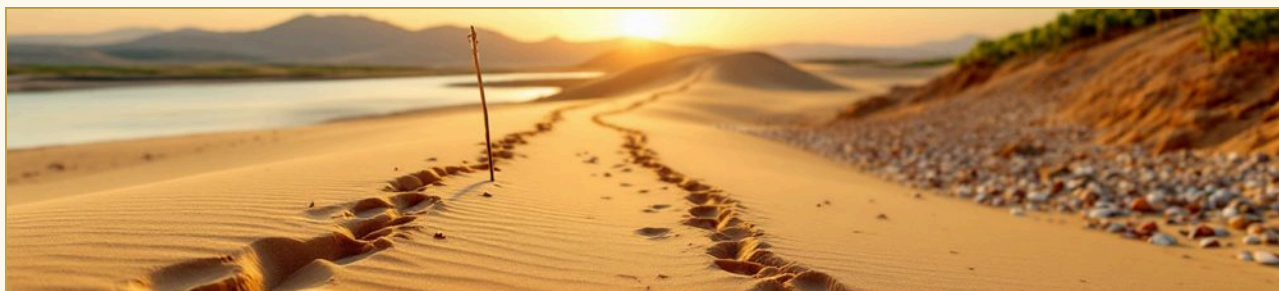
Peut-être n'étais-je pas à la hauteur. Peut-être ai-je fauté par-ci, par-là.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelles années avons-nous « ajoutées » quelque part — pour l'argent, la carrière, le confort ? Au prix de quoi ? Et qui, dans la famille, en a payé la facture ?

S U J E T 1 2

Trois envois qui n'ont pas abouti



PRÉSENTATION

Pour finir, le Rav rapproche trois parashiot bâties sur le même verbe d'envoi : Vayichla'h, Bechala'h et Chela'h lekha. Trois missions, et un même constat.

LA QUESTION

Que nous apprennent trois missions de la Torah qui n'ont pas abouti ?

LA RÉPONSE

Vayichla'h (Béréchit 32, 4) ; Bechala'h (Chemot 13, 17) ; Chela'h lekha (Bemidbar 13, 2).

Vayichla'h, c'est la relation de Yaakov à Essav. Bechala'h, c'est la sortie du peuple juif d'Égypte et sa mise en route vers Israël. Chela'h lekha, c'est l'envoi des explorateurs. Or aucune de ces missions n'a abouti.

Ce sont pourtant des passages obligés, par lesquels nous devons passer en attendant l'aboutissement. Le Rav le dit en refermant le cours : il ne faut pas s'imaginer que l'histoire de Yaakov et d'Essav appartienne au passé. Elle nous accompagne aujourd'hui.

CONCLUSION DU RAV

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'histoire de Yaakov et d'Essav appartient au passé. Elle nous accompagne aujourd'hui.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle « mission » de notre famille est restée inachevée ? Est-ce un échec, ou un passage obligé vers ce qui vient ? Et où, aujourd'hui, revivons-nous la rencontre de Yaakov et d'Essav ?